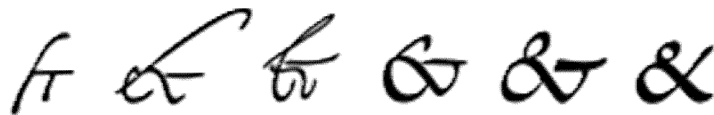


Le Labyrinthe des jours

par Yves Boudier

Pourquoi aimè-je un poème, celui qui me conduit, dans le presque hasard d'une page tournée, vers le livre dont il s'extrait ? Serait-ce grâce à l'apparition d'une structure formelle sœur d'une prosodie qui me serait chère, à la saisie immédiate de quelques mots touchants ou selon une incompréhension fascinante qui livrerait son suc et son secret dans la seconde qui suit la capture de l'œil et du cœur lecteurs ? Je ne sais ; je soupçonne tout cela sans être sûr de rien et me livre alors à la lecture. Poème après poème se confirme mon pressentiment d'avoir à faire à quelque chose de marquant, de fort, dans le grand tout des écritures poétiques d'aujourd'hui qui nous cernent souvent plus qu'elles ne nous appellent. Ainsi, *Le Labyrinthe des jours* s'ouvre-t-il devant moi : « Ces murs verront nos ombres s'unir » (p. 7). Le poème est serré, il est tenu, « De la parole tisser mon fil, écrire. » (p. 10), en ce qui me concerne, lire. En complicité avec l'auteure, je continue « De suivre mon propre fil » (p. 11).

D'emblée j'éprouve à travers les premiers poèmes le sentiment et la douleur d'une perte fondatrice, d'une absence paradoxale, celle de *ce* qui se voit au contraire de l'in-visible sexe femme. Comment s'unir en effet, pour assumer le parcours qui mènerait de l'obscur à la clarté, comment (se) joindre, « – qui vais-je trouver – seras-tu encore l'homme – » (...) « – vais-je te reconnaître – & toi – m'espères-tu ? ». Selon quelle logique poétique étreindre un *tu* qui n'existe que parce que *je* assujettit le vers, dans une insécable dualité pronomiale que le refus de la graphie attendue de la coordination *et* au profit d'une ligature souligne et met en scène jusqu'à la dernière page ? Le fil paraît, se déroule et se noue.



& apparaît, figure graphique du fil d'Ariane, dessinant un presque infini, dont le croisé du lien appelle à la sagesse de ne pas le tendre au risque, non de le rompre, mais de le voir recouvrir son déroulé primaire. Ainsi figuré le [et] accomplit sa mission, il joue de la coalescence et signe cependant l'impossible-impensable fusion des *bords* qu'il rapproche... *où nous fûmes laissés* avec Ariane, notre sœur, mais parfaite étrangère dans le miroir dépoli de notre désir d'atteindre le cœur de notre labyrinthe, parfaite meneuse à l'image d'une Eurydice tournant les talons vers l'enfer, vers la vérité du vivre porté par le sang et l'os qui tient nos chairs. Artémis alors cède la place à Baubo, l'oubliée, la nourrice endormeuse. C'est elle pourtant qui est au centre notre affaire, monstre absolu de l'apparition, de la parousie incontournable du sexe fendu, de l'ouvert, de la graphie complaisante de l'obscène, simplement de la béance in-nommable où chacun a passé, pour conjurer, peut-être venger, la geste animale et séminale qui préside à nos vies.



mon corps
s'incurve
se vrille
je
retrouve
la
spirale
celle qui
préside
à
toutes
les
naissances. (p. 45)

L'orphique est là. Loin des mystères d'Éleusis, du culte de Dionysos dont Orphée est le traître héritier, *les lamelles d'or*¹ en témoignent : le chant est né et une théologie de l'initiation nous ouvre une espace poétique.

Là le vrai labyrinthe – là la caverne –
L'autre – ce n'est plus l'architecture
complexe – faite de lignes & d'arêtes –
mais la douceur de boyaux creusés par
les flots – ils s'enfoncent sous terre – je
touche la paroi humide – de plus en plus
étroite – je ne peux continuer debout. (p. 44)

Le *je* et le *tu* se rapprochent, presque se nouent au risque de « lâcher le fil ». La patience est la clef de la répétition ; la répétition celle de la volonté. « tu me hantes – je te rêve – ». Qui sont-ils ces pronoms Janus, déictiques d'une absence ? L'adresse se dédouble pour mieux

¹ Retrouvées au début du XIXe siècle dans des tombes de Grande-Grèce, de Crète et de Thessalie, ces lamelles d'or, datables du IVe au IIe siècle avant notre ère, contiennent des instructions pour le voyage d'outre-tombe des initiés.

cache / révéler la schize, la division radicale où se constitue le sujet, *la* sujet. Celle qui du dedans de son corps fait œuvre de labyrinthe, fait sourdre « le chant du monde en éveil » pour entendre « ce qu'on a laissé se taire / se terrer / dans l'utérus / la clef d'ut & l'éros » (p. 84). L'esperluette joue pleinement son rôle. Le fil d'Ariane ne remonte plus vers l'origine, centre pulsionnel. Il ne guide plus la main tandis que l'autre se frotte au corps de pierre, à la paroi dermique de l'absent. Le fil devient son, filet de voix et chant pythique, la clef ouvrant les orifices du corps, leur danse sous la lyre d'Éros, « aria » (p. 84) nue et ceinte d'éternité. Une femme issue du sang, « ce corps en marche », « coupé / le cordon du passé / je / respire » (p. 64), « je vois la ligne du temps qui danse » (p. 68).

Le poème nous dit comment échapper à l'assignation, au rôle dévolu au féminin, au-delà de la fascination repue de l'acte, celui qu'on dit sexuel et qui se perd dans le discours du désir mêlant le dressé, le pénétré, le traversé, l'assouvi et la répétition de l'érogène inatteignable et pourtant dépassé ? « – non – j'ai mangé mon ombre – assez – pour des milliers d'années » (p. 41), celle devenue « femme puissante », dévêtue de la « femme sacrifice », « – je devine où passer – » (p. 43). Alors se joue l'inversion des éléments, l'aquatique se substitue à l'aérien, le corps devient stellaire, les gestes « séculaires ». La lame sacrée tranche le cordon du jour et une nuit lumineuse habille de ses couleurs solaires celle qui dénonce l'illusion de l'attente. De la sorte, s'impose le retour à soi, dans l'abandon de la dialectique déceptive du *je* et du *tu* : « j'ai le monde / à embrasser » (p. 76), « vous êtes là / je vous sais » (...) « avec vous / j'ai trouvé le labyrinthe » (...) « je le traverse & je sais / que j'en sortirai. » (p. 77).

« Le labyrinthe, un chemin initiatique longtemps confisqué aux femmes », lit-on en quatrième de couverture. Certes, mais c'est à travers cette histoire de la mise à l'écart du féminin, pourtant incarné en chair et paroles d'Ariane, que s'est instruit et porté jusqu'à nous ce mythe fondateur d'une quête triomphant de l'obscur, de l'abandon et de la mort de l'amour, celui-là même qui donna jadis voix à notre littérature, à notre poésie plus encore.

Yves Boudier

Mélanie Leblanc, *Le Labyrinthe des jours*, éditions Le Castor Astral, 2021, 88 p. , 12€